



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N°25.

Blouse en organdie ornée d'un entre deux brodés en feuillages, Pelerine en rubans forme Palatine, Chapeaux de paille d'Italie à la pelerine.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois ..... 9 fr.

pour six mois ..... 18

pour l'année ..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue

St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place;

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LÉIPSICK,

Chez MM. Zschech und Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

« DÉCIDÉMENT mon neveu n'est qu'un mauvais sujet,  
dont on ne fera jamais rien, ne rêvant que chasse, chevaux  
et chiens; il se fait même un mérite d'employer sans cesse  
dans la conversation les termes techniques qui conviennent aux



sujets qui l'occupent. Parlez-lui littérature, théâtre ou même d'une jolie femme, il trouvera moyen de glisser quelques folles expressions, qui ont rapport avec ses goûts extravagans. Hier encore, en lui indiquant quelques bons ouvrages, propres à lui former l'esprit et le jugement, il me répondit qu'une lecture sérieuse l'ennuyait à la mort, le mettait *aux abois*; mais qu'il suivait à la piste toutes les brochures nouvelles, et qu'aujourd'hui il était à l'affût d'une petite production littéraire d'un genre tout-à-fait original.....

« Maman, mon cousin, n'a-t-il pas ajouté ensuite qu'il viendrait vous en faire la lecture? »... « C'est vrai, c'est vrai, je conviens qu'Eugène n'a jamais manqué d'attentions pour moi. L'autre soir, lorsque j'ai voulu causer théâtre avec lui, vanter nos bonnes comédies de mœurs, nos bons auteurs tragiques,.... A propos, me dit-il, sans me laisser le tems d'achever ma phrase, je *vis* en ce moment à obtenir un quart de loge que l'on veut céder aux bouffes »..... « Maman, Eugène sait combien vous aimez la musique italienne; c'est pour vous être agréable qu'il s'est, j'en suis sûre, occupé de ce soin ».... « Cela peut être encore, et je lui en sais bon gré; mais enfin, lorsqu'on lui parle des femmes, n'a-t-il pas encore la légèreté de placer quelques mots inconvenans? Par exemple, il *braque* sa lorgnette pour *mirer* telle ou telle jolie personne »..... « Peut-être, maman, pour la comparer à celle qu'il aime, et la trouver moins belle que son amie »..... « Celle qu'il aime, et quelle est la jeune insensée qui souffrirait les hommages d'un pareil écervelé? ».... Ici Amélie ne répondit rien. En un mot, poursuivis-je, après un instant de silence, qu'importe le sujet que vous traitiez avec Eugène, il trouvera le moyen de parler de lui, et de se servir de termes qui lui rappellent ses plaisirs favoris; c'est un jeune égoïste, dont l'esprit est gâté, et dont le cœur finira ».... « Et dont le cœur restera toujours aimant et bon, chère maman; Eugène n'a que des ridicules; mais les vertus de son caractère ne peuvent jamais s'altérer; imbu de faux principes de philosophie, il rougirait, je le sais, de paraître sensible; il affecte l'insouciance, la légèreté, et cependant tous ces défauts n'existent que dans ses manières.... N'est-il pas bon fils, bon frère? Attendez, et je suis sûre qu'un jour sa femme!... Sa femme! bon Dieu! quelle femme oserait jamais risquer de



confier son bonheur à un tel étourdi »!..... « Maman , Eugène n'a pas encore vingt ans »..... « Et tu n'en as que seize, dis-je, en prenant la main de ma pauvre Amélie , qui vint dans mes bras cacher sa rougeur et ses larmes. Alors , pour adoucir son chagrin, je répétais avec elle : Attendons, attendons ; et pour nous consoler ensemble, je lui récitais ces vers que l'on a fait dire à Gesner dans l'opéra de *Lisbeth* :

Je connais la bonne jeunesse,  
Elle a quelques momens d'erreur.  
Sur ses premiers momens d'ivresse  
Il ne faut pas juger son cœur ;  
L'amour avec le tems l'épure ;  
Non, les orages du printems  
Ne font pas tort à la nature ;  
On peut espérer à vingt ans :

Les jeunes gens ne sont jamais méchans.

En attendant que l'étonnante conversion du petit cousin d'Amélie s'opère, offrons toujours un modèle parfait du costume adopté par le jeune et élégant Eugène ; nous dirons que des jours de chaleur, déjà bien oubliés, ont suffi pour remettre les souliers en fureur parmi nos élégans ; les marchands bonnetiers, qui étaient sans doute dans la confiance, ont à l'instant fait paraître les bas les plus coquets qu'on pouvait imaginer ; ils sont en soie, blancs, à mille raies, de couleurs ; les plus jolies raies sont bleu-ciel.

Les pantalons, portés avec bas, sont toujours à dessous de pied.

Les cravattes de couleur, le plus souvent à raies ombrées, font toujours fureur ; nous conseillerons à nos jeunes abonnés, s'ils sont blonds et légèrement colorés, celles à larges raies bleu-ciel ombrées ; aux autres, celles à petites raies bleues et roses, et celles à raies vertes.

Aucune variation dans les chapeaux négligés ; les formes en sont toujours rondes ; ceux pour demi-toilette se font en paille de riz ; des fleurs ou des plumes les rendent plus ou

moins habillés ; la forme pélerine est généralement adoptée pour les pailles d'Italie, et assez courue.

Pour les chapeaux en gaze ou crêpe crêpé, la couleur rose obtient toujours la préférence ; nous en avons vu un de ce genre qui sortait des ateliers de M. Herbaux.... c'est tout dire, pour en faire l'éloge ; nous ajouterons encore que la jeune dame, possesseur de ce joli chapeau nous a permis de le dessiner, et que nous l'offrirons très-incessamment à nos abonnées.

On commence à voir autre chose que des remplis au bas des robes, dont les corsages se font toujours en blouse ; nous devons présumer que cette mode et celle des manches en *gigot* ou *jambon*, dureront toute la belle saison.

On place au bas de quelques robes douze petits biais à une distance de deux pouces l'un de l'autre ; ces biais doivent être disposés de manière à rester presque droits ; c'est-à-dire à ne pas tomber sur la robe ; cette garniture, qui est d'un très-joli effet, peut s'exécuter facilement ; il suffit de *badiner* un peu l'étoffe, en formant les biais, et de les coudre à l'envers.

Une autre robe avait trois rangs de coques ; le premier formait le tour du jupon par en-bas ; le second et le troisième rangs partaient du côté gauche de la ceinture, en laissant un intervalle d'une main entre les deux rangs qui traversaient diagonalement le devant de la robe, et allaient former les deux autres rangs d'en-bas, toujours en observant la même distance entre les rangs, les deux d'en-haut venant se terminer sous les coques qui traversaient le devant du jupon.

### L'AUTO-DA-FÉ VILLAGEOIS.

Dans la belle saison, je me plais à parcourir les villages et hameaux environnant la capitale ; je me mêle aux jeux de leurs habitants, j'en observe les mœurs, les coutumes, les préjugés. J'ajoute ainsi, par une agréable occupation d'esprit



au spectacle muet des beautés de la nature. Le riche, esclave du luxe, le petit-maître, insecte léger, l'oisif, ennuyé de tout, ne savent apprécier ni goûter ce genre d'amusement. La campagne ne leur offrirait qu'un séjour insipide, si la table d'écarté, un billard ou l'éternel boston ne remplissait l'intervalle des repas. Peu sensibles à la variété des paysages, ils admirent de préférence les bosquets formés sous le pinceau de Ciceri; la gaité des bons villageois, les danses simples des jeunes filles, les concerts du chanfre des bois, peuvent-ils avoir aucun attrait pour eux, après la flûte de Toulou et les pas aériens des bergères et des demi-dieux de l'Opéra? . . . . Il faut croire qu'une extrême délicatesse de goût décide du choix de leurs plaisirs; quant à moi, vieux célibataire, qui ne sais point sacrifier à une vanité ridicule des jouissances pures et sans regrets, devrais-je passer pour un Welche, j'aime la campagne et ses amusemens; c'est un travers dont je ne puis plus me corriger.

La semaine dernière, aiguillonné par l'idée d'une promenade champêtre, dont le but me promettait quelques heures délicieuses, j'éveillai de grand matin ma vieille Alison, qui, tout en murmurant, disposa mon costume de campagne. Hom! à votre âge, toujours courir, user vos jambes, altérer votre santé; hom! vous mourrez sur les grands chemins; hom!... Ma bonne Alison a l'humeur un peu grondeuse. Depuis trente ans qu'elle me sert, il y en a vingt-cinq qu'elle trouve à reprendre sur toutes mes actions; c'est devenu, pour elle, un besoin, et moi, j'ai pris une telle habitude de l'entendre, que s'il se passait un jour sans qu'elle me querellât, il me manquerait quelque chose, je serais inquiet, je la croirais malade. Mais l'heure s'avance, je dis adieu à ma vieille gouvernante, qui me recommande, jusqu'au bas de l'escalier, de prendre garde aux coups de soleil, aux ornières et aux chiens errans.

J'arrive au village d'I. . . , situé au pied d'une colline, devant une plaine où l'œil, toujours attiré et jamais fixé, se perd dans un océan de verdure. Je trouvais les bons amis que j'allais visiter, célébrant l'anniversaire de la naissance d'une fille chérie. L'ivresse la plus parfaite se peignait sur la physionomie du père; la mère ne cherchait point à dérober des larmes d'attendrissement; la jeune fille, divin assemblage de douces vertus, de grâces ingénues et de talens aimables, laissait lire dans son cœur les plus tendres sentimens d'amour filial. Je contemplais avec bonheur ce tableau ravissant, lorsqu'une pensée douloureuse vint déchirer mon ame : cette touchante image de la félicité d'un père, je ne devais jamais l'offrir.



Vers le milieu du jour, fidèle à mes principes d'exploration, je parcourus le village. Ma figure, à laquelle treize lustres impriment un certain air de bonhomie, quelques restes de cheveux blancs, mes manières simples, une gaucherie naturelle, et une timidité qui m'a nui souvent dans ma jeunesse, et que mes soixante hivers n'ont pas dissipée, ces divers avantages, que d'autres seraient peu jaloux de posséder, m'attirèrent la confiance des habitans de l'endroit. J'ai remarqué qu'en général les paysans voisins des villes sont moins polis, moins francs, moins empressés, que ceux qui en sont éloignés. La raison en est simple; plus près de la corruption, il n'est pas étonnant qu'elle étende sur eux ses funestes effets. Ma surprise fut agréable en reconnaissant que les habitans d'I... avaient échappé à la contagion. J'appris aussi par le vénérable pasteur du village, que depuis long-tems on n'y avait pas eu exemple d'une mauvaise action. Sans doute, c'était le fruit d'une morale inspirée par la tolérance et la vraie piété.

(La suite au Numéro prochain.)

## PREMIER THÉÂTRE FRANÇAIS.

### Première représentation de *Bothwell*.

Le choix d'un sujet si éminemment dramatique fait plus d'honneur encore au jeune auteur qui s'en est emparé que ne lui en fera assurément la manière dont il l'a placé sur la scène. Donnons d'abord les détails historiques sur lesquels repose l'intrigue du drame; nous verrons après...

Marie Stuart, à son retour de la cour de France, avait épousé, par amour, son cousin Henri Darnley, dans lequel elle ne tarda pas à reconnaître beaucoup de frivolité et de faiblesse dans le caractère. Sentant qu'il fallait continuer à régner seule, elle donna sa confiance à l'Italien David Rizzo, qui, comme on le sait, fut assassiné, sous les yeux mêmes de la reine, par les propres amis de son cruel époux. Cette horrible trahison éloigna Henri de la cour, en même tems qu'elle augmenta l'aversion qu'il inspirait à Marie; cependant, ne pouvant se passer d'un favori pour gouverner son royaume, elle éleva jusqu'à cet honneur l'ambitieux comte de Bothwell, qui, plein du désir de placer à son tour la couronne sur sa tête, résolut de se défaire de l'époux de sa souveraine, alors convalescent à Glasgow. (Ici commence l'action du drame.) Le fourbe ministre le fait inviter à revenir dans Edimbourg, pour hâter une réconciliation; d'un autre côté, il rappelle de l'exil les meurtriers de David Rizzo; mais il ne leur promet



leur grâce qu'à la condition de frapper le malheureux Henri. Ils hésitent, ils veulent recevoir de la bouche même de Marie, et leur pardon, et l'ordre du crime. Bothwel promet tout. En vain la reine frémit à l'idée de ce forfait; en vain elle s'indigne au nom seul des assassins de Rizzo; Bothwel la détermine en l'assurant que le projet de Henri est d'enlever son fils, et d'arborer l'étendard de la révolte. Toute la cour se rend donc à une certaine *église des Champs*, où se doit trouver le prince; un obstacle imprévu dérange les sourdes menées de Bothwel, qui ne peut empêcher que les deux époux, grâce au comte de Lennox, père de Henri, n'aient entr'eux une conférence secrète.

Cette touchante entrevue amène, de la part de la reine et de Henri, une double confidence de leurs homicides complots. Voyant qu'ils sont tous les deux abusés par leurs astucieux conseillers, qui n'ont voulu que les rendre les instrumens de leur propre perte, ils se pardonnent leurs torts, et cimentent par les protestations les plus sincères leur réconciliation. Un seul homme leur semble encore digne de leur confiance, c'est Bothwel, celui-là précisément qui trompe tout le monde, et qui a juré la mort de Henri. Il leur donne son escorte, mais à peine ont-ils dépassé le seuil de l'église, qu'on sépare les deux époux : Marie, le désespoir, la rage dans le cœur, revient seule au palais d'Holyrood, et quand son premier ministre reparait, lui demande compte de sa conduite; qu'on juge de son indignation quand il ose lui déclarer qu'il n'a agi que d'après ses ordres, quand son audace va jusqu'à lui reparler de sa flamme honteuse, et lui montre son nouvel attentat comme l'effet de son amour ou plutôt de son ambition ! Marie, en proie aux plus mortelles angoisses, lui ordonne de ramener le roi, veut elle-même voler auprès de lui.... *Il n'est plus tems*, s'écrie Bothwel, et aussitôt la plus épouvantable explosion vient jeter la terreur dans l'âme de la reine; c'est l'église des Champs que le traître avait fait miner, et qui, en s'écroulant, écrase sous ses ruines l'infortuné Henri Darnley, dont le père, le comte de Lennox, persuadé que ce crime est l'ouvrage de Marie, comme de son odieux favori, vient les accabler tous deux de ses reproches, de ses menaces, et déclare hautement qu'il va demander vengeance à Elisabeth contre la *fiancée de Bothwel*. La reine, qui a perdu connaissance, n'a rien entendu de ces violentes invectives, et le rideau tombe avant qu'elle soit revenue de son évanouissement.

Tel est l'historique du drame nouveau; on voit combien l'intrigue est compliquée; encore n'ai-je rien dit du lord Murray, frère naturel de la reine, qui remplit un rôle assez important, rien non plus des autres conspirateurs, qui ne



sont, à la vérité, que pour faire ombre au tableau. Pressé par les limites qui me sont imposées, je n'ai que le tems de me résumer, de regretter vivement que M. Empis, auteur de *Bothwell*, n'ait pas revêtu ce sujet vraiment tragique des nobles couleurs de la poésie, dont l'opéra de *Sapho* nous a prouvé qu'il savait faire un assez heureux usage. Il y a beaucoup de longueurs dans sa pièce; l'intrigue se traîne péniblement, les complots sont trop multipliés, les dissimulations trop fréquentes, enfin le dénouement beaucoup trop brusque, et, quoi qu'en ait dit le rédacteur d'un autre journal, qui lance un stérile anathème contre les spectateurs assez osés pour censurer ce dénouement, indigne en tout point de la majesté de notre premier théâtre. Ce n'est pas dans cette feuille, peu accoutumée à prononcer des jugemens aussi sévères, que je puis exprimer toute ma pensée; il est des journaux plus classiques que celui-ci, qui sauront faire justice du scandaleux essai qu'on ose tenter, de donner accès à la muse bâtarde du mélodrame; dans le temple jusqu'ici consacré seulement aux héros de Melpomène et de Thalie. Contentons-nous de dire un mot sur le jeu des acteurs. Tous les honneurs de cette représentation appartiennent de droit à M<sup>lle</sup> Leverd, qui réunit un talent remarquable aux avantages d'une beauté rare, d'une taille majestueuse; elle fait illusion dans le rôle de Marie; ses traits ont toute la grâce, toute la douceur qu'a dû posséder l'aimable princesse qui fit un moment les délices de la cour des monarques français; à peine parlerai-je de Damas, dont toute l'habileté, comme acteur, ne saurait faire pardonner l'espèce de rôle qui dénature tout-à-fait sa voix et désenchante l'oreille du spectateur. Michelot a rempli avec abandon, mais sans dignité, le rôle de Henri Darnley, qu'il joue trop en raisonneur. Quant aux conspirateurs subalternes, je n'en dirai rien: je me souviens, à leur occasion, que feu Geoffroy, parlant, je crois, de Desmousseaux, qui faisait alors les confidens, dit un jour: « Desmousseaux a produit » un effet extraordinaire.... Il a fait regretter Dumilâtre. » D'autres tems, d'autres soins. Y.

## ANNONCES.

*De la Pulmonie, de ses Causes et des Moyens d'en prévenir les effets*; par M. J.-L. Doussin-Dubreuil, chez l'auteur, rue du Colombier, n° 18, et chez M. Lugan, passage du Caire, n° 221.

Ce Numéro est jointe la Planche 227.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.